

Tribune libre

De l'invisibilité sociale à l'invisibilité tout court

Ce jeudi 19 mars, les rues de Bayonne étaient pleines de manifestants qui battaient le pavé et l'on aurait aimé le même soir, être aussi nombreux à partager la rencontre que les spectateurs de l'Autre Cinéma ont fait avec Jean-Pierre Duret et Andréa Santana, réalisateurs de « Puisque nous sommes nés ».

Ce documentaire tourné au Brésil, aux abords d'une station-service traversée par la circulation incessante des camions, des marchandises et des hommes, s'intéresse au sort de Cocada et Negro, deux enfants pauvres qui rêvent d'un ailleurs et n'ont disent-ils, rien d'autre que leur vie.

Comment résistent-ils ? Quels sont leurs pensées et leurs rêves ? La démarche de Jean-Pierre Duret et d'Andrea Santana, qui avaient déjà réalisé deux films magnifiques sur les journaliers de la terre au Brésil (« Romances de terre et d'eau » et « Le rêve de Sao Paulo ») est à l'opposé de la distance « objective » du reportage, du misérabilisme ou du compassionnel. Ils ont passé du temps, beaucoup de temps avec ces gamins, pour être au plus près de leur intimité, de leur peau et de leur âme, avec cette idée que si le film ne changerait certainement pas leur vie de ces enfants, il se devait au moins de « loger leur espérance ».

Leur film est un « film à l'affût », un « film de guetteur » porté par une exigence rare, qui nous fait voir dans leurs interrogations et leurs rêves, avec une proximité troublante, nos propres interrogations et nos propres rêves, ceux de l'enfance. Car comme le dit Jean-Pierre Duret, avec une force de conviction et une qualité de parole peu communes, il est impératif et plus que jamais nécessaire de reconnaître la richesse d'une partie de l'humanité trop souvent invisible, ici celle du tiers monde.

Malgré toutes ses qualités, ce film aurait peut-être été condamné lui aussi à l'invisibilité sans le coup de pouce important de Jamel Debbouze, rencontré sur le tournage du dernier film d'Agnès Jaoui (Duret est aussi un ingénieur du son qui a travaillé avec les plus grands, de Pialat aux frères Dardenne). Emballé par le film, il s'est mouillé et est intervenu au niveau de la production pour offrir une couverture médiatique inespérée à ce documentaire. Rien de comparable pourtant avec la campagne de promotion bulldozer déployée pour « Coco », le premier film de Gad Elmaleh, dont il était difficile d'ignorer l'existence.

Les chiffres nous ramènent à la dure réalité économique du cinéma : 300 000 entrées dès le premier jour pour « Coco » contre 12 000 entrées au bout de cinq semaines pour le film de Duret et Santana.

On le voit, en dépit d'une couverture médiatique tout à fait honorable et de l'énergie déployée par les réalisateurs qui ont sillonné toutes les salles, malgré l'accueil chaleureux du public, le film n'a qu'une existence marginale au regard du marché (il faudra voir aussi le prochain de film de l'auteur de « We feed the world », « Let's make money », analyse terrifiante d'un système ultra-libéral qui ne se préoccupe ni de (bio)diversité, ni des conséquences terribles de sa voracité).

Et on a beau se rendre à l'évidence, on a du mal à ne pas trouver insupportable et décourageante l'idée que des films essentiels soient condamnés à être si peu visibles, au profit de quelques produits bien calibrés et vite oubliés.

Une seule alternative à ce rouleau compresseur, laisser les films s'installer dans la durée et vous encourager très fort à aller voir « Puisque nous sommes nés » en espérant que le bouche-à-oreille fasse son travail pendant les trois semaines où nous garderons le film à l'affiche...

Sylvie Larroque, directrice programmatrice de l'Atalante et de l'Autre Cinéma